

**Homélie donnée pour le lancement du processus synodal universel
Dimanche 17 octobre - basilique Notre-Dame de la Trinité**

Actes 10, 25-26.34-35.44-48

Marc 6, 30-34

Frères et sœurs, ce que nous vivons aujourd'hui est porteur d'espérance. Cette espérance est celle d'un nouveau départ et d'un renouveau. Nous savons tous à quel point notre Église en a besoin. Mais nous savons aussi que les périodes de crise ont toujours été, dans la longue histoire de l'Église, des périodes de germination pour un renouveau. Voilà pourquoi le sentiment qui doit nous animer aujourd'hui est un sentiment d'espérance.

En quoi consiste cette espérance ? Dans de nouvelles manières de vivre en Église – c'est-à-dire des manières plus vraies, plus authentiques, plus profondes de « faire route ensemble », puisque tel est le sens du mot « synode ». Et il est clair que lorsqu'on parle de « faire route ensemble », c'est le mot « **ensemble** » qui est le plus important, et aussi le plus problématique. Dans la société très atomisée où nous vivons, nous savons bien à quel point ce mot fait difficulté : c'est si vrai que les politiques parlent souvent de manière incantatoire du « vivre-ensemble », ou encore du « *faire société* ». Notre force à nous chrétiens, c'est que nous n'avons pas à nous préoccuper du « *faire Église* », car c'est le Christ, et non pas nous, qui fait l'Église. Mais nous avons à nous préoccuper de **nous convertir** pour vivre **ensemble** en Église comme le Christ veut que nous vivions. Et si j'ai bien compris l'objectif du synode, c'est bien de cela qu'il est question.

Ainsi, dans un monde et une société où le mot « ensemble » désigne de plus en plus des bulles communautaristes (réelles ou virtuelles) et où on a de plus en plus de mal à identifier les racines et le projet commun de personnes qui ne sont pas choisies, nous sommes invités non seulement à vivre l'espérance de l'unité qui vient de Dieu, mais aussi à en porter le message.

L'Église est par nature synodale, au point que saint Jean Chrysostome affirme que le mot « synode » est un synonyme du mot « Église ». L'Église est synodale parce qu'elle est un peuple qui fait route ensemble ; et ce peuple fait route ensemble, et non de manière individuelle et désorganisée, parce qu'au milieu d'elle se tient Celui qui marche avec nous sur la route, le Christ Seigneur. Sur cet itinéraire, les malheurs que nous traversons en ces jours (et qui nous remplissent de honte et de confusion) nous rappellent à l'humilité : c'est pourquoi, paradoxalement, ils peuvent constituer une grâce en créant des conditions favorables pour que nous apprenions à nous écouter davantage les uns les autres.

Nous avons entendu deux textes qui sont des icônes de la synodalité – du « faire route ensemble » que le Pape François propose à notre méditation. Vous me permettrez de commencer par l'Évangile, et par ce regard que Jésus pose sur la foule. L'évangéliste veut nous faire percevoir deux choses : la première, c'est à quel point Jésus se laisse toucher par la détresse spirituelle des foules. Le texte nous dit littéralement qu'il est « remué aux entrailles » par ce spectacle de l'errance de l'humanité dépourvue de bergers. Je pense qu'il nous faut à notre tour nous laisser toucher par ce regard de Jésus, et lui demander qu'il nous fasse la grâce de le partager. Car la deuxième chose que saint Marc souligne implicitement, c'est l'énorme décalage entre Jésus et ses disciples. Eux ont le sentiment

du devoir accompli puisqu'ils reviennent tout juste de mission et qu'ils ont fièrement fait savoir à Jésus tout ce qu'ils ont « fait et enseigné ». Nous autres pasteurs, pouvons parfois être ainsi : nous avons fait, et bien fait, tout ce que nous avons à faire. Mais cette auto-satisfaction, même justifiée, nous empêche de voir les brebis sans berger, l'immense marée humaine de ceux et celles qui cherchent un sens à leur vie et qui pour le moment ne l'ont pas encore trouvé. Autrement dit, sans nous en rendre toujours compte, nous posons des limites à la grâce de Dieu.

C'est peut-être quelque chose de cette attitude qui se retrouve chez l'apôtre Pierre dans le récit d'Actes 10, la deuxième icône qui nous est proposée. Actes 10, dont nous n'avons pu entendre qu'un très court extrait, est un tournant majeur dans la vie de la jeune Église. En effet, ce récit nous rapporte une sorte de putsch de l'Esprit Saint : un « putsch », au sens où l'Esprit Saint contraint Pierre à se rendre à l'évidence que Dieu a décidé d'ouvrir à tous, juifs et païens, le salut en Jésus-Christ. Jusque-là Pierre ne l'a pas compris, parce qu'il ne voit pas comment Dieu pourrait appeler des non-juifs sans abolir ce que nous appelons l'Ancien Testament. Il a peut-être en tête la parole de Jésus « *je ne suis pas venu abolir la Loi et les Prophètes* », et il la comprend dans un sens restrictif. Cela ne veut pas dire qu'il n'accepte pas de non-juifs dans l'Église, mais il faut que ces non-juifs passent d'abord par la case « judaïsme », qu'ils commencent par devenir juifs, par entrer dans le peuple de l'Alliance, et ils pourront alors intégrer cette communauté à l'intérieur du judaïsme qui reconnaît Jésus comme Messie.

Le raisonnement de Pierre, que je reconstitue ainsi, n'est pas faux. De fait, il faut entrer dans le peuple de l'Alliance pour recevoir le salut en Jésus-Christ, mais ce que Pierre ne comprend pas encore, c'est que Dieu n'est pas lié par les rituels d'alliance qu'il a lui-même institués dans l'Ancien Testament. Il n'est pas lié par eux, et il peut acheminer vers le Christ à son gré par d'autres chemins : le baptême ne suppose pas la circoncision comme préalable, car le baptême est l'accomplissement de la circoncision : « *je ne suis pas venu abolir, a dit Jésus, mais accomplir* ». En d'autres termes, Pierre, là encore, a voulu assigner des limites à la grâce de Dieu.

Et c'est alors que l'Esprit le contraint à se rendre chez Corneille, un centurion romain qui n'est pas hostile au judaïsme, mais qui n'est pas juif. Et ce qui se passe alors est une nouvelle Pentecôte, aussi importante que la première. Le jour de la Pentecôte, l'Esprit était descendu sur des Juifs ; chez Corneille, il descend sur des païens, qui se retrouvent en quelque sorte confirmés avant d'être baptisés, et qui se mettent à parler en langues et à glorifier Dieu.

Avant cette manifestation de l'Esprit, Pierre a écouté, puis il a parlé. Son discours a montré qu'il avait bien le charisme apostolique, car l'Esprit Saint lui avait déjà fait comprendre pourquoi il devait se rendre chez Corneille et la nouveauté que cela signifiait, et Pierre, malgré ses réticences, avait obéi à l'Esprit. Arrivé chez Corneille il a catéchisé ceux qui étaient là, bref il a fait son travail de manière irréprochable. Mais « comme il parlait encore », l'Esprit Saint est descendu : l'Esprit Saint lui a coupé la parole ! Pierre a fait ce qu'il devait faire, mais le don de Dieu est plus grand, plus radical, plus inattendu que tout ce qu'il pouvait faire. Et cela, nous pouvons être sûrs que Pierre ne l'a plus jamais oublié.

Je vous propose maintenant que nous restions quelques minutes en silence pour demander ensemble la même disponibilité à l'imprévu du don de Dieu. Et je mets ce temps sous le signe d'une parole du Pape François que je vous livre : « *Chacun des*

*baptisés doit se sentir impliqué dans le changement ecclésial et social dont nous avons tant besoin. Ce changement appelle une **conversion** personnelle et communautaire qui nous fera **voir les choses comme le Seigneur.** »*